

Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Band: 49 (1941)

Heft: 51: Weihnachtsnummer mit FHD-Beilage

Artikel: Emigranten

Autor: Rensi-Perucchi, Laretta

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-548668>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

allumé au grand air. Des moutons blancs dormaient autour, et un vieux berger accroupi gardait le troupeau.

Quand l'homme qui cherchait du feu s'approcha des moutons, il vit trois gros chiens endormis aux pieds du pâtre. Tous les trois s'éveillèrent et ouvrirent leur large gueule comme pour aboyer; mais aucun son n'en sortit. L'homme remarqua que leur poil se hérissait, que leurs crocs pointus luisaient très blancs à la lumière du feu. Et tous les trois se jetèrent sur lui. L'un le saisit à la jambe, l'autre à la main, le troisième à la gorge; mais les mâchoires et les dents leur refusèrent leur service, et l'homme ne souffrit aucun dommage.

Il voulut alors s'approcher du feu et prendre ce dont il avait besoin. Mais les moutons étaient si nombreux et couchés si près les uns des autres, qu'il ne pouvait se frayer un chemin. Et il dut marcher sur ces bêtes. Et aucune d'elles ne s'éveilla ni ne bougea.

Jusque-là j'avais écouté ma grand'mère sans interrompre; mais je n'y tins plus.

— Pourquoi cela, grand'mère? demandai-je.

— Tu le sauras tout à l'heure, dit grand'mère et elle continua:

Quand l'homme fut arrivé près du feu, le pâtre leva la tête. C'était un vieil homme renfrogné, méchant, dur pour tout le monde. Aussitôt qu'il vit l'étranger, il empoigna sa longue houlette aiguisée et la lança contre lui. La houlette vola en sifflant droit sur l'homme, mais au moment de l'atteindre elle dévia et alla s'enfoncer dans la terre.

J'interrompis de nouveau ma grand'mère.

— Grand'mère, pourquoi le bâton n'a-t-il pas voulu frapper l'homme?

Grand'mère ne se soucia même pas de me répondre et continua:

Alors l'homme s'approcha du berger et lui dit:

«— Mon ami, aidez-moi et laissez-moi prendre un peu de feu. Ma femme vient d'avoir un enfant et il faut que je la réchauffe, elle et son petit.»

Ce berger avait envie de refuser, mais il songea aux chiens qui n'avaient pas aboyé; aux moutons qui ne s'étaient pas enfuis, à la houlette qui n'avait pas voulu frapper, et il eut vaguement peur.

«— Prends ce dont tu as besoin, dit-il à l'étranger.»

Le feu achevait de se consumer. Ni branches enflammées, ni bûches. Ce n'était plus qu'un tas de braises, et l'homme n'avait pas de pelle ni rien pour emporter les charbons ardents.

Et voyant cela, le berger poursuivit:

«— Prends-en autant que tu voudras.»

Et il se réjouissait à l'idée que l'homme serait bien empêché d'en prendre.

Mais l'homme se pencha, écarta les cendres, et en tira de ses mains nues quelques braises rouges, qu'il posa sur un pan de son manteau. Et les braises ne brûlèrent ni ses mains ni son vêtement, et il les emporta comme si elles eussent été des pommes ou des noisettes.

Pour la troisième fois, la conteuse fut interrompue:

— Grand'mère, pourquoi les charbons ne voulaient-ils pas brûler l'homme?

— Tu vas voir, dit grand'mère. Et elle continua:

Quand le berger, qui était un homme renfrogné et dur, vit ces choses, il commença à se demander: Mais quelle est donc cette nuit où les chiens ne mordent pas, où les moutons ne s'effraient pas, où la houlette ne blesse pas, où le feu ne brûle pas? Il rappela l'étranger et lui dit:

«— Quelle est cette étrange nuit où les objets eux-mêmes montrent de la pitié?»

L'homme répondit:

«— Je ne puis te le dire si tu ne le vois pas.»

Et il se hâta pour aller réchauffer sa femme et son enfant.

Mais le berger pensa qu'il ne devait point perdre de vue cet homme avant de comprendre ce que tout cela signifiait. Il se leva et le suivit.

Et le berger reconnut bientôt que l'homme n'avait pas même une chaumière où loger: sa femme et son enfant étaient couchés au fond d'une grotte de montagne dont les murs de pierre étaient froids et nus.

Il songea que le pauvre petit innocent risquait d'y mourir de froid, et bien qu'il fût un homme dur, il se sentit ému de cette misère. Il détacha son sac de son épaule et tira une peau de mouton blanche et molle et la tendit à l'étranger en lui disant de laisser l'enfant dormir dessus.

A l'instant même qu'il donnait cette preuve de bonté et de charité, ses yeux s'ouvrirent; et il vit ce qu'il n'avait pu voir auparavant, et il entendit ce qu'il n'avait pu entendre.

Il vit autour de lui un cercle d'anges aux ailes d'argent. Chacun d'eux tenait à la main un instrument à cordes, et tous, d'une voix haute et claire, chantaient que cette nuit le Sauveur était né qui sauverait les hommes de leurs péchés.

Et il comprit alors que les choses elles-mêmes étaient si remplies de joie, cette nuit-là, qu'elles ne voulaient faire aucun mal.



Die heilige Familie Radierung von Rembrandt

Et ce n'était pas seulement dans la caverne qu'il y avait des anges: il en vit partout, assis sur la pente de la montagne, ou volant sous le ciel. Ils venaient encore par groupes le long de la route, et tous s'arrêtaient pour contempler l'enfant.

Et partout de l'allégresse, partout de la joie, partout des chants et des jeux, et le berger vit tout cela dans la nuit noire où, un instant auparavant, il ne pouvait rien distinguer. Il éprouva un si grand bonheur que ses yeux se fussent ouverts, qu'il tomba à genoux et remercia Dieu.»

Emigranten

Durch den Ausbruch der Feindseligkeiten zwischen Amerika und Japan sind Tausenden von Emigranten glühend erhoffte Auswanderungspläne zunichte gemacht worden. Auch in der Schweiz hatten viele den Leidensweg von Paßstelle zu Paßstelle schon beinahe ganz zurückgelegt; sie hüteten bereits dieses oder jenes Visum wie seltene Pergamente und warteten nur noch auf die letzte entscheidende Durchreiseerlaubnis irgendeines Transitstaates. Aber schon die ersten Schüsse im Stillen Ozean haben die Früchte monatelanger Bemühungen und grosser Geldopfer vernichtet.

Schon oft hat die Schweiz Flüchtlingen die Grenzen geöffnet. So sah sie sich vor 20 Jahren vor die Aufgabe gestellt, eine grosse Zahl russischer, durch die Revolution mittellos gewordener Emigranten aufzunehmen. Ueber diese russische Emigration vertritt Walter Schubart in seinem Buche «Europa und die Seele des Ostens» eine ungewöhnliche und interessante Auffassung. Er betrachtet sie als Ereignis von epochaler Bedeutung und schreibt wörtlich:

«Die russische Emigration ist, was heute nur wenige sehen, für die Beziehungen des Westens zum Osten und damit für das geistige Schicksal des Abendlandes folgenschwerner als der Humanistenstrom, der 1453 nach der Eroberung Konstantinopels durch die Türken Europa überschwemmte. Nur mit diesem Vorgang lässt sie sich einigermaßen vergleichen, aber nicht mit den Auswanderungen aus Frankreich während seiner religiösen und revolutionären Wirren. Man mache es sich einmal klar: drei Millionen östlicher Menschen, grösstenteils Mitglieder der geistigen Führungsschicht, überfluten die europäischen Nationen und vermitteln ihnen eine Kultur, die bis dahin dem Westen nahezu unbekannt und unzugänglich war. Das muss seine nachhaltigen Wirkungen tun, die erst in Jahrzehnten deutlich sichtbar sein werden...»

Treffend charakterisiert Schubart den russischen Emigranten: «Der Russe geniesst die irdischen Güter, solange sie sich ihm bieten, aber er wird nicht im Kern seines Wesens verletzt, wenn er sie opfern oder entbehren soll. Sonst hätten die russischen Emigranten, zum grössten Teil herabgestürzt von den Gipfeln des Lebens, ihr Schicksal nicht ertragen können.»

Solch eine russische Emigrantin, die ihr Schicksal mit kraftvoller Eigenart auf sich nahm und grossartig meisterte, die zur Seele und zur «Nonna» eines ganzen Tessiner Dorfes wurde, war die Malerin Marianne Werefkin, von der uns Lauretta Rensi-Perrucchi nachfolgend erzählt.

Marianne Werefkin

«La baronessa»: la chiamavano così per antonomasia. Essa aveva acquistato subito la simpatia della gente che per venti anni la vide ogni giorno passare e ripassare sulle rive incantate del fulgido lago di Ascona. La bufera del suo paese l'aveva divelta dal suo suolo: ma il



*Konnte sie denn anders, als auf ihn
stolz sein, der ihr Schlichtestes verschönte?
War nicht selbst die hohe, grossgewöhnte
Nacht wie ausser sich, da er erschien?*

Rainer Maria Rilke.

Der junge Jesus Millais (1829—1896)

destino ebbe pietà di questa dolce anima di artista e, come un alcione tra le tempeste raggiunge il suo nido, la baronessa Werefkin fermò il suo volo angosciato in una casa ospitale che l'accoglie quasi amica, intuendo subito l'anima luminosa celata in quell'implorante cuore, saldo cuore che sul dirupo estremo delle rinunce trovò il conforto nei richiami supremi dello spirito. La vera nobiltà nacque allora in lei: forse essa si ignorava. Nata e vissuta tra gli agi, accettò serenamente la semplice vita in una stanzetta che fu l'officina della sua arte. Lunghe ore passava sul balcone che domina il lago nella chiostra dei monti, e l'ansia dei durati affanni si placava nei misteri dell'alta ombra stellata. Giungeva le mani Marianna Werefkin quasi che tutta la pace del mondo fosse venuta a rifugiarsi nel suo asilo. E quando la notte incupiva il mondo e gli ultimi lumi si spegnevano sulle colline, essa chiudeva le imposte e prendeva la tavolozza e i pennelli. E tutta la grandezza della anima sua, tutta l'appassionata intima vita dei sogni chiusi e degli affanni compressi accoglievano le tele. In esse Marianna Werefkin rivelava la sua verità. Poco comune, quindi compresa solo da pochi. Bisogna aver letto tutto Dostojewski, tutto Tolstoj, tutto Gorki, per comprendere i quadri della baronessa Werefkin. Tutto ciò che vi è di tragico e di innocente nell'anima slava, essa rivela attraverso linee e colori come i grandi scrittori della sua terra fecero coi romanzi a tinte sociali. Le sue tele sono pensieri, sono battaglie. Ecco «*gli abbandonati*» poveri cenci umani cui sovrastano montagne tremende, irraggiungibili, simboli delle paurose potenze sociali che ignorano i deboli. Nella baronessa Werefkin il contrasto tra la natura e l'uomo è leopardiano; ma non solo la natura è matrigina, bensì anche la società, e questo essa dice tacitamente. Vediamo in lei meravigliosi eclissi prodotti da una certa specie di pensieri dominanti che offuscano la coscienza comune.

Ma pur avendo la lucida comprensione di tutte le miserie non lasciò intristire in esse la bontà del cuore, e ritrovò certe note verginali per riprodurre la castità luminosa dell'incontro di Santa Chiara con San Francesco, nella natura osannante al puro idillio dello spirito. E anche una «primavera» ci diede, con fiori folleggianti di timida vita intirizzita, una primavera slava che sorride di tutte le speranze intorno ad una capanna.

I suoi quadri sono piamente raccolti in Casa Perucchi dove essa lavorò e dove anche chiuse gli occhi all'ultimo sonno benedicendo la vita che pur tanto le aveva tolto, ma che le aveva rivelato le gioie dell'amicizia, dell'assistenza fedele, della natura e dell'arte. Tutto il paese la pianse, ché essa aveva una parola buona per tutti, un argomento capace di aprire un sorriso sul volto più deluso. Nessuno la sentiva straniera. Incurante del fasto antico, passava con la sua sporta di negozio in negozio, vestita un po' stranamente, sempre serena e confidente. Grande esempio di anima femminile che le sventure non

seppero fiaccare, che trovò il conforto in una religiosità vasta ed umana, nel sorriso dell'arte che le fu larga di consensi, e nel nobile senso fraterno della vita.

Lauretta Rensi-Perucchi.

Eingliederung der Schweiz. Arbeitsgemeinschaft für kriegsgeschädigte Kinder in das Schweizerische Rote Kreuz

Seit knapp zwei Jahren ihres Bestehens hat die Schweiz. Arbeitsgemeinschaft für kriegsgeschädigte Kinder, welcher 21 schweizerische Organisationen angehören, ein in der Schweiz und im Ausland angesehenes Hilfswerk aufgebaut, welches durch seine Kinderheime, Milchküchen, Säuglingsfürsorgestellen, Patenschaften, sowie durch Hereinnahme in die Schweiz bereits vielen Zehntausenden von notleidenden Kindern Hilfe und Rettung gebracht hat. Dabei unterhielt die S. A. K. stets freundschaftliche Beziehungen zum Schweiz. Roten Kreuz, von dem sie auch mehrmals unterstützt wurde.

Im Hinblick auf das ständig wachsende Elend in Europa und in dem Bestreben, alle Kräfte zusammenzufassen, haben sich das Schweiz. Rote Kreuz und die Arbeitsgemeinschaft für kriegsgeschädigte Kinder zu künftiger gemeinsamer Arbeit zusammengefunden, die unter dem Namen *Schweiz. Rotes Kreuz/Kinderhilfe* durchgeführt werden soll. Die bisherigen Werke werden von den bisherigen Arbeitskräften der Schweiz. Arbeitsgemeinschaft für kriegsgeschädigte Kinder unter Zuzug von Kräften des Roten Kreuzes weitergeführt. Darüber hinaus soll die Grundlage geschaffen werden für die Durchführung weiterer grosszügiger Hilfsaktionen im Sinne der Kinderhilfe.

Ueber die Heilkraft der Erkenntnis

Von Albert Steffen

Das Unglück der heutigen Menschheit tritt uns dort am erschütterndsten entgegen, wo es unschuldige Kinder trifft. Wir sehen in den Zeitschriften, die wir an den Kiosken kaufen, elternlose, hohl-äugige, zu Skeletten abgemagerte Säuglinge abgebildet. Wir lesen die Berichte derer, die sie dem Elend entreissen. Diese armseligen Wesen gehören vielen Nationen an. Hier verstimmt die Frage: Welchen? Hier gilt es nur zu helfen. Aber gerade jene unermüdlichen Helfer und Helferinnen, welche uns solche Kinder zuführen, wissen am besten, dass es noch hunderttausend andere gibt, die jeder Hilfe